



**HAL**  
open science

## Recension de l'ouvrage de Christophe Salvat, "L'utilitarisme", 2020

Emmanuelle de Champs

► **To cite this version:**

Emmanuelle de Champs. Recension de l'ouvrage de Christophe Salvat, "L'utilitarisme", 2020. Revue d'histoire de la pensée économique, 1/13, 2022, pp.440-447. halshs-03702147

**HAL Id: halshs-03702147**

**<https://shs.hal.science/halshs-03702147>**

Submitted on 22 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0  
International License

Christophe Salvat, *L'utilitarisme*, collection « Repères-Philosophie », Paris : La Découverte, 2020

Le propos de cet ouvrage, paru dans la collection *Repères* aux éditions La Découverte est d'offrir une introduction précise et nuancée à l'utilitarisme comme courant philosophique depuis Bentham jusqu'aux utilitaristes contemporains (Peter Singer, Derek Parfit notamment). Dans un petit format (128 pages dont 108 de texte et 13 de bibliographie), Christophe Salvat donne une synthèse problématisée et efficace des avancées récentes de la recherche et met en valeur leur contribution aux questions éthiques contemporaines.

Dans le paysage intellectuel anglophone, l'utilitarisme occupe une place spécifique depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les idées de Jeremy Bentham, de John Stuart Mill puis de Henry Sidgwick ont été diffusées, commentées et attaquées, elles ont joué un rôle structurant dans les controverses de l'époque victorienne. Au XX<sup>e</sup> siècle, une riche tradition universitaire – notamment dans les départements de droit, de politique et de philosophie – a contribué à considérablement élargir les problématiques, au-delà de l'affirmation fondatrice de l'utilitarisme selon laquelle, dans les termes de Bentham, « le plus grand bonheur du plus grand nombre » doit être l'objectif unique de la morale et de la législation (*Introduction aux principes de morale et de législation*, 1788). Aujourd'hui, l'étudiant.e français.e, qui n'a le plus souvent reçu qu'une introduction à la philosophie anglophone en général et à l'utilitarisme en particulier, se trouve confronté.e à une production scientifique complexe et parfois décourageante où se bousculent les références à l'« hédonisme », à « l'utilitarisme de l'acte », « l'utilitarisme de la règle », la « conclusion répugnante », le rôle de l'« archange et du prolos », « le fétichisme de la règle », « l'altruisme efficace », « le principe d'impartialité », « le monstre d'utilité »... En proposant une introduction aux écrits utilitaristes et sur l'utilitarisme, l'ouvrage de Christophe Salvat fournit le vocabulaire, les concepts et les références (en français et en anglais) qui doivent permettre au lecteur de poursuivre des recherches autonomes.

Le livre se concentre sur les enjeux éthiques plutôt que sur les questions politiques, juridiques et économiques qui occupent aussi les utilitaristes depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme le remarque l'auteur, ce parti pris correspond aux orientations actuelles de l'utilitarisme car « sa dimension juridique, politique et institutionnelle est quasi absente et rarement assumée » dans les travaux depuis les années 1970 (p.4). La question des rapports de l'économie, comme discipline, à l'utilitarisme classique et contemporain aurait gagné à être traitée de façon plus directe dans l'ouvrage : en effet, l'auteur est spécialiste de philosophie économique et chargé de recherches CNRS au Centre Granger (Aix-Marseille Université) et est l'auteur de nombreux travaux en philosophie économique. Dans cet ouvrage, il contribue à outiller la réflexion théorique sur des questions qui sont au centre des problèmes éthiques actuels : « la détérioration de l'environnement, la malnutrition d'une partie de la population mondiale, l'extinction de certaines espèces, la souffrance animale ou encore le bien-être des générations à venir » (p.107), mais qui intéressent aussi la réflexion des économistes.

L'introduction définit l'utilitarisme comme « une philosophie morale » reposant sur quatre piliers : conséquentialisme, hédonisme, impartialité et maximalisme. C'est finalement le conséquentialisme et l'application du principe d'impartialité qui relient l'utilitarisme classique à celui d'aujourd'hui. Comme Christophe Salvat l'explique, dans l'éthique contemporaine, hédonisme et maximalisme sont considérablement nuancés voire progressivement abandonnés après Sidgwick. A la lecture de l'ouvrage, le champ de l'utilitarisme apparaît en reconfiguration constante et loin d'un « système de pensée homogène » (p.18). Si les auteurs qui se définissent comme utilitaristes sont finalement peu nombreux, l'utilitarisme apparaît plus comme un espace de débats et de contestation qu'une école ou qu'un courant. Surtout, il est depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle en prise directe avec les

grands débats théoriques qui irriguent les sciences humaines et sociales, ce que le livre montre très bien en mobilisant des références plus larges que les auteurs identifiés comme utilitaristes.

La première partie est consacrée à l'utilitarisme classique, celui de Bentham, Mill et Sidgwick qui sont présentés tour à tour. Appuyé sur une bibliographie solide, l'auteur se concentre sur les enjeux théoriques des positions des trois philosophes. Bentham ambitionne de révolutionner la morale en déconstruisant les traditions et les fictions de l'éthique religieuse ou de celle du sens commun. Christophe Salvat met particulièrement en exergue le côté impartial et égalitaire de l'approche de Bentham, pour qui le principe d'égalité des intérêts entre les individus est central. Les modalités du calcul de félicité (*felicific calculus*) sont présentées et discutées et ses difficultés sont soulignées : peut-on retenir un critère de mesure unique ou au moins uniforme ? comment juger des effets potentiels d'une action ? (p.16-17). Avec John Stuart Mill, l'auteur pose la question, récurrente au fil de l'ouvrage, de la compatibilité entre utilitarisme et libéralisme sur laquelle cette recension reviendra brièvement. Enfin, il présente la carrière et les idées de Sidgwick qui déjà se démarque fortement de ses prédécesseurs en refusant de condamner le recours à l'intuition en matière morale. Pour brèves qu'elles soient, ces présentations sont claires et précises. L'auteur met en exergue ce qui constitue pour lui l'essence de l'approche de Bentham, Mill et Sidgwick et leur contribution principale à l'utilitarisme contemporain : l'affirmation des principes hédonistes et l'égalitarisme, ce « principe d'impartialité » auquel il reviendra dans le chapitre 3 et dont il fait le pilier central de la pensée utilitariste aujourd'hui à laquelle est consacrée le reste de l'ouvrage.

Dans une deuxième partie, Christophe Salvat s'intéresse aux questions de la quantification, de la classification et de la maximisation de l'utilité et fait état des débats considérables qui portent sur chacun de ces termes depuis les années 1970. Il explique comment la critique de l'hédonisme s'est affirmée au fur et à mesure que les débats théoriques sur la mesure et sur la quantification du plaisir, ou du bien-être, achoppaient sur la variété des expériences et sur leur incommensurabilité. Ce chapitre fournit aussi l'occasion de présenter les contributions d'Arrow, de Rawls et de Sen à la construction de l'utilitarisme contemporain, leurs critiques ayant considérablement reconfiguré les fondements théoriques de l'utilitarisme. Comment mesurer ou classer les utilités ? à quelle échelle géographique ou temporelle effectuer le calcul ? L'objectif de maximisation de l'utilité collective peut-il être remplacé par un optimum comme celui de Pareto ?

Les objections nombreuses au calcul de la valeur d'utilité d'un acte donné ont conduit les utilitaristes, comme l'explique Christophe Salvat dans la partie 3, à adopter progressivement un « utilitarisme de la règle » (*rule utilitarianism*), dont il propose la définition suivante : « Une action est bonne (right) si elle est conforme à une règle qui, si elle est suivie, produit au moins autant d'utilité totale que n'importe quelle autre règle possible » (p.56). L'utilitarisme contemporain, que ce soit dans les travaux de Hare, ou de Hooker et de Mulgan, contribue directement à une réflexion plus générale sur la normativité en matière morale. Quels sont les avantages de l'utilitarisme de la règle ? Il fait peser une responsabilité moindre sur l'agent, qui n'est pas seul face à ses calculs et à ses choix et permet d'éviter les situations où un calcul donné conduirait à des situations perçues comme immorales, comme la justification du mensonge ou le sacrifice d'un innocent. Pour préciser le propos de l'auteur, on pourrait ajouter que ces interrogations ne sont pas l'apanage des utilitaristes de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, mais traversent également les travaux de leurs précurseurs : loin d'être un strict « utilitariste de l'acte » (p.56), Bentham définit très vite quatre objectifs indirects de l'utilitarisme : subsistance, abondance, égalité et sécurité qui prennent une importance croissante dans ses écrits à mesure qu'il développe les implications distributives de la maximisation du bonheur.

Consacré à la « théorie et critique » du principe d'impartialité, le chapitre 4 fait le point sur une question qui traverse l'utilitarisme, comme le formulait déjà John Stuart Mill dans son article « Utilitarisme » : « Ce principe n'est qu'un assemblage de mots sans signification rationnelle si le bonheur d'une personne, supposé égal en intensité (avec part faite pour la qualité), n'est pas compté exactement pour autant que le bonheur d'une autre personne. » (*L'utilitarisme*). En refusant de faire primer les intérêts ou le point de vue d'un individu sur les autres et en imposant un regard impartial, les auteurs utilitaristes entendent aller à rebours du primat accordé à la sympathie dans la construction de la morale (c'est l'un des combats de Bentham et de Mill), ou bien pour reprendre l'exemple récent de Peter Singer, à accorder plus d'attention à l'enfant qui se noie devant nous qu'à celui qui meurt de faim loin des caméras de télévision. Face aux critiques de Bernard Williams, de Rawls, de Dworkin et plus récemment de Sen et de Nozick, les utilitaristes ont fortement défendu le principe d'impartialité tout en l'infléchissant parfois, comme chez Hare.

A plusieurs reprises, l'auteur aborde la question des liens entre utilitarisme et libéralisme. D'abord sur le plan historique : Mill est une figure fondatrice de l'un et de l'autre. Mais comme il le rappelle, le choix de l'utilité comme principe fondateur a immédiatement achoppé sur la question des droits humains. Les positions de Bentham sont à cet égard particulièrement critiques (la Déclaration de 1789 étant ramenée à un « nonsense sur des échasses »), et Mill est tiraillé entre la préservation de l'individualité qu'il met au cœur de son système politique et les objectifs de maximisation. A la même époque, tandis que la tradition marxiste voyait dans l'utilitarisme un épigone du capitalisme bourgeois, le rôle de l'État dans la poursuite du plus grand bonheur du plus grand nombre chez les utilitaristes classiques a fait l'objet de critiques importantes après la Seconde guerre mondiale, tant par Berlin que par Rawls. Christophe Salvat rattache clairement la question aux débats philosophiques sur l'impartialité en montrant comment l'utilitarisme de la règle a permis de réintégrer la question des droits individuels, ou au moins de disculper les utilitaristes de l'accusation récurrente de ne pas attacher une importance suffisante à l'intégrité de l'individu. Comme le précise l'auteur, depuis les années 1970, ces critiques ont été reformulées et développées par Dworkin et par Nozick en ciblant l'utilitarisme de la règle autant que celui de l'acte. La dialectique entre droits et utilité apparaît ainsi comme un puissant moteur du débat contemporain autour de la justice politique et sociale et c'est peut-être sur ce point que la contribution des utilitaristes est la plus significative. Tant pour Rawls que pour Sen, dont les idées sont discutées à plusieurs reprises dans l'ouvrage, la confrontation avec les arguments utilitaristes s'est révélée décisive. A cet égard, la section consacrée à la façon dont l'utilitarisme contemporain s'est attaché à « (ré)intégrer la notion de personne » (pp.92-98) est particulièrement éclairante.

Dans chaque chapitre, un encadré fait le point sur des problématiques qui se situent en marge de la démonstration de l'auteur, mais les contraintes éditoriales imposées par le format des 128 pages laissent parfois le lecteur sur sa faim. Le premier, consacré à « John Stuart Mill et Harriet Taylor », introduit la question de l'égalité des sexes et revient rapidement sur celle de l'attribution des œuvres de Mill. Il y aurait sur ce thème (repéré par Amartya Sen dès le début des années 1990) des ponts à tracer avec l'utilitarisme contemporain, qui depuis les travaux de Jonathan Glover travaille les questions liées au contrôle de la fertilité. Au chapitre 2, les liens entre « mesure de l'utilité et théories du bien-être » sont présentés en quatre colonnes très denses où se côtoient Lionel Robbins, Paul Samuelson, John Harsanyi, Kenneth Arrow, Peter Hammond, Charles Blackorby et enfin Amartya Sen sans que le cadre théorique qui relie les théories du bien-être à l'utilitarisme soit explicité. Clarifier en quoi les théories utilitaristes sont à même de contribuer aux approches normatives de l'économie aurait pourtant permis d'asseoir le propos de l'ouvrage dans un cadre disciplinaire plus précis. L'encadré 3 porte sur « utilitarisme de la règle et généralisation utilitariste » et apporte un

complément d'information utile aux débats du chapitre 3. Au contraire, le dernier hors-texte sur « le système des enchères de Dworkin » nous éloigne un peu, par sa précision, du propos du livre.

L'ouvrage se clôt sur quelques cas d'éthique appliquée largement travaillés par l'utilitarisme contemporain : les famines, le bien-être animal et l'éthique environnementale. Les figures de Peter Singer et de Derek Parfit se détachent par la force avec laquelle ils défendent un cadre d'analyse et proposent des mesures concrètes : encourager les citoyens du monde riche à donner 10% de leurs revenus à des ONG efficaces, adopter un régime végétarien ou quasi-végétarien, agir fortement dans les pays développés pour contrer le dérèglement climatique. Le traitement des enjeux contemporains peut sembler un peu rapide dans l'ouvrage au regard du projet de l'auteur mais contient les références qui permettent aux lecteurs d'aller plus loin. Il aurait été intéressant de développer aussi la façon dont l'utilitarisme permet de poser ces questions non pas seulement dans le champ de l'éthique, mais aussi comme des questions politiques et économiques.

Cela aurait également permis de mettre en valeur la continuité, plus que la rupture, entre l'utilitarisme classique et celui d'aujourd'hui. Sur les questions économiques et politiques, les intuitions et le raisonnement de Mill gagneraient à être mieux connus par les utilitaristes contemporains. Qu'on pense aux derniers chapitres des *Principes d'économie politique* (1848), qui soumet le progrès technique et la maximisation des ressources à l'exigence morale d'émancipation individuelle, envisageant ainsi qu'une société puisse faire le choix de préserver un « état stationnaire », renonçant aux objectifs de croissance illimitée :

Il n'y a pas grand plaisir à considérer un monde où il ne resterait rien de livré à l'activité spontanée de la nature, où tout arpent de terre propre à produire des aliments pour l'homme serait mis en culture : où tout désert fleuri, toute prairie naturelle seraient labourés ; où tous les quadrupèdes et tous les oiseaux qui ne seraient pas apprivoisés pour l'usage de l'homme, seraient exterminés comme des concurrents qui viennent lui disputer sa nourriture ; où toute haie, tout arbre inutile seraient déracinés ; où il resterait à peine une place où pût venir un buisson ou une fleur sauvage, sans qu'on vint aussitôt les arracher au nom des progrès de l'agriculture. Si la terre doit perdre une grande partie de l'agrément qu'elle doit à des objets que détruirait l'accroissement continu de la richesse et de la population, et cela seulement pour nourrir une population plus considérable, mais qui ne serait ni meilleure ni plus heureuse, j'espère sincèrement pour la postérité, qu'elle se contentera de l'état stationnaire longtemps avant d'y être forcé par la nécessité. (*Principes d'économie politique*, livre IV, chap. VI, §2)

Dense malgré sa concision, le livre de Christophe Salvat est bien construit et remplit le programme qu'il s'est fixé en présentant de façon rigoureuse les concepts et les penseurs de l'utilitarisme. Il bat ainsi en brèche l'image d'une philosophie marginale et auto-centrée et démontre qu'elle occupe une place centrale dans la pensée contemporaine anglo-saxonne. Il serait dommage que la publication de l'ouvrage dans la collection « Repères-Philosophie » et son orientation autour des enjeux éthiques fasse oublier la dimension politique et économique de l'utilitarisme. En effet, par sa contribution à la réflexion sur les dilemmes éthiques contemporains, l'utilitarisme mérite d'être réinvesti par les disciplines qui se confrontent à la question de la normativité, du gouvernement et de la prospective.

Emmanuelle de Champs  
Laboratoire AGORA, CY Cergy Paris Université